

DAVID FOENKINOS

# CHARLOTTE

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

INVERSION DE L'IDIOTIE, roman, 2002.  
ENTRE LES OREILLES, roman, 2002.  
LE POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME, roman, 2004 (« Folio », n° 4278).  
QUI SE SOUVIENT DE DAVID FOENKINOS ?, roman, 2007.  
NOS SÉPARATIONS, roman, 2008 (« Folio », n° 5001).  
LA DÉLICATESSE, roman, 2009 (« Folio », n° 5177).  
LES SOUVENIRS, roman, 2011 (« Folio », n° 5513).  
JE VAIS MIEUX, roman, 2013 (« Folio », n° 5785).

### *Aux Éditions Flammarion*

EN CAS DE BONHEUR, roman, 2005 (« J'ai Lu », n° 8257).  
CÉLIBATAIRES, théâtre, 2008.  
LA TÊTE DE L'EMPLOI, roman, 2013 (« J'ai Lu »).

### *Aux Éditions Grasset*

LES CŒURS AUTONOMES, roman, 2006 (« Livre de Poche », n° 32650).

### *Aux Éditions Plon*

LENNON, 2010 (« J'ai Lu », n° 9848).

### *Aux Éditions Albin Michel Jeunesse*

LE PETIT GARÇON QUI DISAIT TOUJOURS NON, en collaboration avec Soledad Bravi, 2011.  
LE SAULE PLEUREUR DE BONNE HUMEUR, en collaboration avec Soledad Bravi, 2012.

CHARLOTTE



DAVID FOENKINOS

# CHARLOTTE

roman

*nrf*

GALLIMARD





Celui qui, vivant, ne vient pas à bout de la vie, a besoin  
d'une main pour écarter un peu le désespoir que lui cause  
son destin.

KAFKA,  
*Journal*, 19 octobre 1921.



Ce roman s'inspire de la vie de Charlotte Salomon.  
Une peintre allemande assassinée à vingt-six ans, alors qu'elle était enceinte.  
Ma principale source est son œuvre autobiographique : *Vie? ou Théâtre?*



## PREMIÈRE PARTIE



1

Charlotte a appris à lire son prénom sur une tombe.

Elle n'est donc pas la première Charlotte.

Il y eut d'abord sa tante, la sœur de sa mère.

Les deux sœurs sont très unies, jusqu'à un soir de novembre 1913.

Franziska et Charlotte chantent ensemble, dansent, rient aussi.

Ce n'est jamais extravagant.

Il y a une pudeur dans leur exercice du bonheur.

C'est peut-être lié à la personnalité de leur père.

Un intellectuel rigide, amateur d'art et d'antiquités.

À ses yeux, rien n'a davantage d'intérêt qu'une poussière romaine.

Leur mère est plus douce.

Mais d'une douceur qui confine à la tristesse.

Sa vie a été une succession de drames.

Il sera bien utile de les énoncer plus tard.

Pour l'instant, restons avec Charlotte.

La première Charlotte.

Elle est belle, avec de longs cheveux noirs comme des promesses.

C'est par la lenteur que tout commence.  
Progressivement, elle fait tout plus lentement : manger, marcher, lire.  
Quelque chose ralentit en elle.  
Sûrement une infiltration de la mélancolie dans son corps.  
Une mélancolie ravageuse, dont on ne revient pas.  
Le bonheur devient une île dans le passé, inaccessible.  
Personne ne remarque l'apparition de la lenteur chez Charlotte.  
C'est bien trop insidieux.  
On compare les deux sœurs.  
L'une est simplement plus souriante que l'autre.  
Tout au plus souligne-t-on, ici ou là, des rêveries un peu longues.  
Mais la nuit s'empare d'elle.  
Cette nuit qu'il faut attendre, pour qu'elle puisse être la dernière.

C'est un soir si froid de novembre.  
Alors que tout le monde dort, Charlotte se lève.  
Elle prend quelques affaires, comme pour un voyage.  
La ville semble à l'arrêt, figée dans un hiver précocé.  
La jeune fille vient d'avoir dix-huit ans.  
Elle marche rapidement vers sa destination.  
Un pont.  
Un pont qu'elle adore.  
Le lieu secret de sa noirceur.  
Elle sait depuis longtemps qu'il sera le dernier pont.  
Dans la nuit noire, sans témoin, elle saute.  
Sans la moindre hésitation.  
Elle tombe dans l'eau glaciale, faisant de sa mort un supplice.

On retrouve son corps au petit matin, échoué sur une berge.  
Complètement bleu par endroits.  
Ses parents et sa sœur sont réveillés par la nouvelle.



Le père se fige dans le silence.  
La sœur pleure.  
La mère hurle sa douleur.

Le lendemain, les journaux évoquent cette jeune fille.  
Qui s'est donné la mort sans la moindre explication.  
C'est peut-être ça, le scandale ultime.  
La violence ajoutée à la violence.  
Pourquoi ?  
Sa sœur considère ce suicide comme un affront à leur union.  
Le plus souvent, elle se sent responsable.  
Elle n'a rien vu, rien compris à la lenteur.  
Elle avance maintenant la culpabilité au cœur.

## 2

Les parents et la sœur n'assistent pas à l'enterrement.  
Dévastés, ils se terrent.  
Ils sont sûrement un peu honteux aussi.  
Le regard des autres est à fuir.

Quelques mois passent ainsi.  
Dans l'impossibilité de prendre part au monde.  
Une longue période de mutisme.  
Parler, c'est risquer d'évoquer Charlotte.  
Elle se cache derrière chaque mot.  
Seul le silence peut soutenir la marche des survivants.  
Jusqu'au moment où Franziska pose un doigt sur le piano.  
Elle joue un morceau, chante doucement.

Ses parents s'approchent d'elle.  
Et se laissent surprendre par cette manifestation de vie.

Le pays entre en guerre, et c'est peut-être mieux.  
Le chaos est le juste décor à leur douleur.  
Pour la première fois, le conflit est mondial.  
Sarajevo fait tomber les empires du passé.  
Des millions d'hommes se précipitent vers leur fin.  
L'avenir se dispute dans de longs tunnels creusés dans la terre.  
Franziska décide alors de devenir infirmière.  
Elle veut soigner les blessés, guérir les malades, réanimer les morts.  
Et se sentir utile, bien sûr.  
Elle qui vit chaque jour avec le sentiment d'avoir été inutile.  
Sa mère est effrayée par cette décision.  
Cela provoque des tensions et des disputes.  
Une guerre dans la guerre.  
Rien à faire, Franziska s'engage.  
Et se retrouve proche des zones dangereuses.  
Certains la jugent courageuse.  
Elle n'a simplement plus peur de la mort.

Au cœur des combats, elle rencontre Albert Salomon.  
C'est l'un des plus jeunes chirurgiens.  
Il est très grand et très concentré.  
Un de ces hommes qui, même immobiles, semblent pressés.  
Il dirige un hôpital de circonstance.  
Sur le front, en France.  
Ses parents étant morts, la médecine lui tient lieu de famille.  
Obnubilé par sa tâche, rien ne le détourne de sa mission.  
Il semble peu attentif aux femmes.  
Tout juste a-t-il remarqué la présence d'une nouvelle infirmière.  
Elle ne cesse pourtant de lui adresser des sourires.

Heureusement, un événement modifie l'histoire.  
En pleine opération, Albert éternue.  
Son nez coule, il doit se moucher.  
Mais ses mains examinent les boyaux d'un soldat.  
Franziska approche alors un mouchoir.  
C'est à cet instant précis qu'il la regarde, enfin.

Un an plus tard, Albert prend son courage à deux mains.  
Ses deux mains de chirurgien.  
Et va voir les parents de Franziska.  
Ils sont si froids qu'il en perd ses moyens.  
Pourquoi est-il venu déjà ?  
Ah oui... demander leur fille... en ma... riage...  
Demander quoi ? grogne le père.  
Il ne veut pas pour gendre de ce grand échalas.  
Il ne mérite sûrement pas d'épouser une Grunwald.  
Mais Franziska insiste.  
Elle dit qu'elle est très amoureuse.  
Difficile d'en être certain.  
Mais elle n'est pas du genre à faire des caprices.  
Depuis la mort de Charlotte, la vie est réduite à l'essentiel.

Les parents finissent par céder.  
Ils forcent leur caractère pour se réjouir un peu.  
Pour renouer avec le sourire.  
Ils vont jusqu'à acheter des fleurs.  
Il y a si longtemps qu'on n'a pas vu de couleurs dans leur salon.  
C'est une forme de renaissance par les pétales.  
Pourtant, au mariage, ils affichent des mines d'enterrement.

Dès les premiers jours, Franziska reste seule.  
 Pourquoi appelle-t-on cela *la vie à deux*?  
 Albert est reparti pour le front.  
 La guerre s'enlise, paraît éternelle.  
 C'est une boucherie dans les tranchées.  
 Pourvu que son mari ne meure pas.  
 Elle ne veut pas être veuve.  
 Déjà qu'elle est...  
 Tiens, quel est le mot utilisé quand on perd sa sœur?  
 Il n'en existe pas, on ne dit rien.  
 Le dictionnaire est parfois pudique.  
 Comme lui-même effrayé par la douleur.

La jeune mariée erre dans le grand appartement.  
 Au premier étage d'un immeuble bourgeois, à Charlottenburg.  
*Le quartier de Charlotte.*  
 Il se situe au 15, Wielandstrasse, près de Savignyplatz.  
 Je m'y suis souvent promené dans cette rue.  
 Avant même de connaître Charlotte, j'aimais son quartier.  
 En 2004, j'ai voulu intituler un roman «Savignyplatz».  
 Ce nom résonnait en moi d'une manière étrange.  
 Quelque chose m'attirait, sans que je sache pourquoi.

Un long couloir parcourt l'appartement.  
 Franziska s'y assoit souvent pour lire.  
 Elle s'y sent comme à la frontière de chez elle.  
 Aujourd'hui, elle referme son livre assez vite.  
 Prise d'un vertige, elle se dirige vers la salle de bains.  
 Et se passe un peu d'eau sur le visage.  
 Quelques secondes lui suffisent pour comprendre.